

DIMANCHE 15 NOVEMBRE 2015 – 18H
SALLE DES CONCERTS

Toumani et Sidiki Diabaté

Toumani Diabaté, kora
Sidiki Diabaté, kora

Une séance de dédicace aura lieu à l'issue du concert.

FIN DU CONCERT (SANS ENTRACTE) VERS 19H30.



PHILHARMONIE
DE PARIS

Toumani et Sidiki Diabaté

Père et fils nous guident dans l'univers de la kora. Leurs mélodies croisées ré-enchantent des pièces d'autrefois à l'aune de l'ère contemporaine, conversation qui symbolise la permanence d'un art oral transmis depuis sept siècles. Plus qu'une bibliothèque vivante¹, la lignée des Diabaté perpétue les codes d'une société sans livres, qu'aucune colonisation n'a su éradiquer. Au sein de la caste des djéli (griots), les détenteurs de la parole, le nom de Diabaté est associé à cette maxime : « Personne ne peut te refuser quoi que ce soit. »

Toumani apparaît aujourd'hui comme l'un des musiciens les plus doués de sa prestigieuse dynastie. Basé à Bamako, qui l'a vu naître il y a un demi-siècle, son parcours musical impressionne. Enfant prodige, il rejoint à treize ans l'Ensemble Instrumental National du Mali, dirigé par son père, Sidiki Diabaté, et dans lequel chante sa mère, Nene Koïta. À vingt ans, Toumani fait partie des accompagnateurs de Kandia Kouyaté, la diva recherchée dans tout le monde mandingue. À vingt-deux ans, il enregistre son premier album solo à Londres, où il rencontre les gitans espagnols du groupe Ketama. Ensemble, ils créent Songhai, fusion « flamenco-mandingue » très aboutie, qui ouvre brillamment l'ère de la « world music » en 1988. Dans les années 1990, Toumani multiplie les expériences : avec des musiciens indiens, un joueur de koto japonais, le bluesman Taj Mahal, le jazzman Roswell Rudd, etc. Les deux albums qu'il enregistre avec le regretté Ali Farka Touré sont couronnés de deux Grammy Awards en 2006 et 2011.

Pourtant, jamais Toumani Diabaté n'oublie son rôle de djéli. « *Dans la langue mandingue, "djéli" veut dire "le sang", explique-t-il. Si la société mandingue était un être vivant, les djélis seraient le sang qui l'irrigue. Une famille de djéli représente une grande école qui ne finit pas. Il n'y a pas de crayon, de cahier, ni de tableau noir. C'est une école de vie. Il faut apprendre comment se comporter avec les gens, savoir mémoriser oralement l'histoire, éventuellement jouer d'un instrument et raconter. Mon père n'a pas eu le temps de m'apprendre la kora.* »

Homonyme de son grand-père, le jeune Sidiki, âgé de vingt-cinq ans, a eu la chance de grandir auprès de son père. Toumani lui a offert la liberté de s'ouvrir à toutes les musiques. Propulsé par son appétit de vivre, le jeune homme est déjà une star de la jeunesse malienne. Sa chanson « C'est ma vie » tourne en boucle sur YouTube et les photos de ses fans, look streetwear, tapissent sa page Facebook. Il s'accompagne sur une kora moderne, munie d'une prise jack et de clés d'accordage pour guitares électriques. « *Les djélis se développent avec la société, dit Toumani. Par exemple, les cordes de la kora étaient autrefois en peau d'antilope. Aujourd'hui, nous utilisons du fil de pêche pour ne pas tuer d'antilopes. Le son est un peu différent, mais ça n'a pas tellement changé.* »

Dans la mission qu'il s'est donnée de transmettre l'essence de la culture mandingue, c'est tout naturellement que Toumani entraîne son fils à la découverte d'airs méconnus de son héritage. La puissance de la tradition s'unit à la fraîcheur de l'interprétation et le dialogue qui s'instaure entre les deux générations ne laisse pas d'émerveiller.

François Bensignor

1 - Paraphrase d'Amadou Hampâté Bâ qui disait : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. »